

Lecture en partage

Philippe Longchamp présenté par Nicole Géraud

Présentation de l'auteur à partir de ses 3 derniers livres

- Nommer néanmoins 2022
- Dans la doublure 2023
- Nauplie un jour

Philippe Longchamp est né en 1939. Après son diplôme d'ingénieur, il travaille dans le Service de la Recherche de l'ORTF tout en suivant une formation en Lettres à la Sorbonne. En 1969, il devient enseignant de Lettres auprès de publics ayant une orientation professionnelle technique. Retraité, il consacre tout son temps à la poésie.

Il a publié environ 25 recueils depuis 1971.

Les 3 textes étudiés sont en prose et en vers avec une forte dominance de la prose. Dans la prose, il y a une grande importance du rythme, et des effets de poésie (allitérations par ex.), et, dans les vers, des destructurations de phrases (multiples enjambements par ex.) qui rapprochent de la prose.

Nommer néanmoins

Le recueil est en 5 parties soulignées par une présentation très structurée : une page titre (extrait d'un poème), une page avec citation, puis les poèmes en vers ou en prose.

C'est comme une invitation, un chemin à suivre dans la lecture.

I. Léger bruit d'abeille

Court caillou plat lie-de-vin, dessus se voient lignes de vie, ligne de cœur, tout ça embrouillé. Vieux corps mis au pain sec pour quelles embrouilles, ou quelle incompetence, ignorance, défaut !

Désormais vents et pluies dans des tissus à tordre, dessous par miracle mettre en déroute des armées entières d'ennemis masqués ?

Encore un peu de temps avoir d'un coup la peau en désordre, que ça grince comme métal frotté sous le grand barnum aux métaphores, que ça poussière et étincelle comme au fil d'un fusil d'affûtage, on va toucher, on touche, on a touché et c'est tempête en surface et jusqu'au fond dans les sables.

Encore quelques fois sombrer à la mort sur un brisant. Une brisante.

Trottoirs vides et ciel de gros orage par-dessus les toits de zinc et la Seine. Chasse résolument impensable. Encore petitement tenir à contre-courant. D'un quai à l'autre du métro, la voix même mesurée porte sans peine, les signes même voyagent, les gestes ébauchés ricochent si on ne s'endort.

Ville avec sa charge infinie de hasards.

Encore quelques fois mouliner les désirs, les moudre jusqu'à poudre qu'alors on lèche. Encore soulever les linges et cajoler, choyer. Essayer comme on peut. C'est mi-septembre, le ciel est clair un moment, les mouettes écumant dans un fort vent le courant du fleuve.

Ici et là vont des verbes au futur. p.11 et 12

Dans ce chapitre, il y a une sorte de souhait, de prière pour demander la vie, la continuité, exprimé par « encore » répété telle une anaphore et les verbes à l'infinitif. On retrouve ce souhait p. 12 « Lâcher les amarres » « Tenir bon ! Persévérer ! »

A la page 17, s'ajoute une aspiration à l'amour avec l'introduction d'une présence féminine « celle qui chante très juste », « avoir à deux du vin dans les veines ».

Mais quels sont les protagonistes ?

Paradoxalement, on ne trouve pas la présence de la première personne du singulier alors qu'il est question essentiellement de soi, sauf dans le dernier poème de la page 21 où le possessif « mes » est utilisé.

Le « on » est ressassé comme incantatoire. Il dégage une impression d'anonymat suggérant la généralité plus qu'une expérience unique.

Elle, la femme, est une sorte d'allégorie de femme.

Lui, le poète (?), a une volonté de vivre mais il a aussi une existence charnelle soulignée par l'emploi répété du mot « peau ».

« la peau en désordre » p. 11 – « peau d'épaule » p. 21 – « nos peaux » p. 20

On est dans un univers onirique de danse, de musique, baigné de sensualité.

« Encore quelques fois mouliner les désirs, les moudre jusqu'à poudre qu'alors on lèche » p. 12 – « brutales exaltations et extases à syncope » p. 13 – « tangos et valse et bossa novas » p.17

Il y a une absence totale du champ lexical de l'affectivité, de l'amour, des sentiments. Tout est rendu par l'emploi métaphorique du vocabulaire de la nature, minérale, marine. « le grand barnum des métaphores » p. 11 – « des vols d'épervier dans la tête, des éboulis dans les tympans » p. 17

Vouloir la vie dans sa plénitude.

II. Debout parmi les allongés

Philippe Longchamp est un homme des villes qui déambule, la nuit en ville.

Loin du royaume des fougères
et du chant des loriots, dans l'aube
paisible d'une ville, on peut
aussi apprendre à être libre.
Au sol traînent de beaux débris
des débauches, de grands plaisirs
essoufflés, des mots bleus d'amour.
Au loin, par-delà les pavés,
du lavis d'ocre écarte l'ombre.
Rien ne bouge, rien que silence.
Quelques-uns en marche sur l'eau
avec licornes et flamants,
parmi les cohues en sommeil
indifférentes. Dans les caves,
ça flambe tout bas, c'est plein de
désirs en friche qui vrombissent
là depuis des temps et des temps.
Les songes des dormeurs débordent
des fenêtres. À leurs vacarmes
d'ouragans, à leurs rires d'anges,
il manque le son. Quelques-uns
s'aventurent dans la surprise,
et sentent déjà palpiter

les pleines veines de la ville.

Quelques-uns sont seuls et ensemble. p. 29-30

C'est un monde de silence mais en même temps de musique, entendue ou rêvée. C'est un monde de sensation, de réflexion, d'émotion. On ne trouve pas d'éléments descriptifs.

C'est un monde de rencontre. Un personnage anonyme apparaît. « il s'intercale » p. 30 -32

C'est un personnage bien défini. « Il n'aura quarante ans qu'à l'hiver. » p.32 – « il a dû pratiquement abandonner les sports de combat et la contradiction militante » p.32

Ce personnage nous demeure mystérieux, transfiguré par des trouvailles linguistiques inattendues. « il perce-oreille » « il particule »

Elle est debout parmi les allongés. S'agit-il d'une statue, de la photo de cette statue ? Elle est animée par la rêverie. « elle écoute et respire le silence »

III. Amoureux très amorcés

IV. Charpie rouge flamme

C'est la poursuite de la déambulation d'un « observateur » qui voit, qui entend des « personnages » jamais nommés, identifiés. Ils sont « ils », « elles », « eux ».

On observe une intrusion inattendue de la jeunesse. « Elles et ils ont de l'âge à peine » p. 45

Les pronoms personnels sont employés de manière très particulière, très « impersonnelle ». Ils ne remplacent rien puisqu'ils ouvrent souvent le poème.

« il glisse sa vieille tête » p. 47 – « ils ont dit qu'il était né debout » p. 55 – « Rasé, coiffé, vêtu quelconque, il est long, maigre et cordial. » p. 65

Ici l'observateur est mis en scène. On le retrouve dans le poème suivant avec l'utilisation du « je », unique occurrence.

« J'ai écouté le chant du geai, et j'ai su que c'était l'aube. » p. 67

Le poète est identifié par l'intrusion du champ lexical de la langue. « un coin de la sauteuse à vocable » p. 67 – « débris de mots » « brisures de syllabes » p. 68

Quelques personnages sont nommés mais ils demeurent des visions sans pour autant être désincarnés.

« C'est une rousse à la lune » p. 49 – « Gros rêveurs venus par douze » p. 51 – « La courtisane mulâtre est de lin et coton » p. 53

Cette « observation » est davantage une « vision », c'est le poète qui pense ce qu'il voit et entend et le restitue par son écriture. Il fait siennes toutes ces personnes.

V. En petite pente

Le cercle se referme. On retrouve l'infinif qui ouvrait le recueil. Le premier poème de cette partie est un grand dynamitage de la syntaxe qui donne l'impression d'être percuté par le chaos du monde.

Ingénue ébahie descendue dans la brume à toucher bout touchant poudre à preuve sur chemise coton blanc tout aux environs du trou à sanguine.

Hiver désert normal station mourir interdite.

Dépôts d'ordure à la monte à la remonte grandissants cœurs à battements débattus et nœuds de vieux rideaux pendus flottent c'est pour l'ingénue toujours. p. 77

Comme dans les autres parties, les personnages passent.

« elle est une déhanchée » p. 80 – « Il aimait les traçantes. » p. 81 – « C'est une arpenteuse, une observante discrète » p. 83 – « Il chante dans la rue presque vide à cette heure » p. 87

Ce dernier n'est-il pas le poète lui-même ?

En conclusion, il s'agit d'un cheminement intérieur, nourri par l'impression produite à partir des sensations visuelles, auditives. Cette sorte d'alchimie est possible par la profonde empathie du poète. L'ensemble du recueil est la mise en œuvre du projet énoncé dès la première page « le grand barnum des métaphores » comme moyen de « nommer néanmoins » la poésie, loin de tout réalisme, de l'anecdotique, du pittoresque et de la nature du langage.

Dans la doublure

Ce recueil est entièrement en prose. La syntaxe est plus conventionnelle. Dans l'avant-propos, Philippe Longchamp explique la genèse de ce projet.

Parce qu'un ami peintre m'avait plusieurs années de suite adressé des vœux au dos d'une petite gravure tirée dans ce but, j'ai eu envie de composer, chaque mois de décembre, un poème au côté duquel écrire les vœux personnels que j'envoyais à quelques dizaines d'amis et familiers. Au bout d'un quart de siècle, ces poèmes sont rassemblés ici, Dans la doublure.

Ces poèmes sont dans l'ordre chronologique.

Parfois on se dit qu'on est enfin seul. Mais assez vite, c'est trop. Assez vite on patauge. On essaie de colmater, mais on patauge. En réalité, ce qu'on souhaite vraiment le plus, c'est s'encaster. Faire bloc. Pour se tenir chaud. Trouver une faille, une entaille, le trou de mémoire de quelqu'un et s'y mettre. À l'abri, bien sûr, mais aussi en prise. En prise directe sur sa mémoire. Que la sienne en la nôtre s'écoule et l'inverse. Alors, ça va, ça fait marine dans des brumes un peu roses et du ciel doux, ça flotte sur la moire, et c'est très joli cette eau qui miroite, quand l'autre est contre nous tenu quelque part sur cet horizon qui se balance, tranquille. p. 9

Dans ce premier texte, on note l'omniprésence du « on » qui semble un « je » discret, peut-être élargi aux lecteurs dans une sorte de fraternité. On le retrouve souvent dans le recueil. Le « nous » est beaucoup moins présent. Il y a le refus de la solitude et la quête de l'autre. On est dans le registre du souhait, du projet, du futur. C'est la même perspective que dans Nommer néanmoins mais quelque peu codifiée, plus recherche que rencontre, dans une ville plus concrète, plus présente.

La vision de la ville est à la fois très concrète et très poétique. « la ville est un soufflet de forge » p. 21

C'est le lieu du collectif et de l'Histoire.

Nauplie, un jour

Ce recueil est à la fois très différent et dans la continuité.

Il est très différent car il se déroule sur une seule journée, dans un lieu précis, Nauplie, en pleine journée. C'est une rencontre particulière dans un lieu bien identifié, presque balisé. Une femme rencontrée par hasard, un moment amoureux.

Il est dans la continuité des deux autres : la recherche d'une rencontre, les personnages sont identifiés par « il », « elle ». Il y a de la sensualité.

Ils ont nagé longtemps.

Ils se sont allongés sur les rochers, à cuire dans le soleil. À un moment, elle l'a embrassé, beaucoup, caressé un peu, et lui elle.

Il voudrait des mots comme des ancres.

Il se demande s'il a de la glaise au fond du crâne. p. 22

Il y a dans le bas du ciel toutes sortes de dorures, puis des violets et des rouges et des mauves éclatants, puis des roses soutenus, des bleus gris, des lanières parme et gris rose qui s'amenuisent et n'en finissent pas, puis juste des clartés où l'on invente un infime reste des couleurs du feu. p. 25